

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 78 (1933)
Heft: 11

Artikel: Manonviller et Maubeuge [fin]
Autor: Clément-Grandcourt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Manonviller et Maubeuge.

(suite et fin.)¹

2. LE SIÈGE

A. Le Corps de siège — Formation — Composition — Déploiement.

Les derniers forts de Namur tombent le 25. Dès le soir de ce même jour, la XIV^e division de réserve destinée à attaquer Maubeuge atteint par son avant-garde Binche, à 16 km. des ouvrages N.-Est de la place.

Le général von Zwehl, commandant le VII^e Corps de réserve, chargé de réduire Maubeuge, estime qu'une seule division (incomplète) ne suffirait pas à cette tâche. Il obtient, non sans peine, du général von Bülow, commandant la II^e Armée, un renfort d'une brigade mixte (XXVI^e du VII^e Corps actif). Jusqu'au 1^{er} septembre, il ne dispose donc que de 16 bataillons, 4 escadrons et 9 batteries de campagne, c'est-à-dire de forces numériquement moins importantes que la garnison de Maubeuge. Entre le 1^{er} et le 7 septembre, il reçoit par petits paquets, la majeure partie de la XIII^e division de réserve, venant de Liége. Ses forces comprennent à la fin :

27 bataillons — 6 escadrons — 15 batteries de campagne — 2 compagnies de pionniers, en outre des formations de siège provenant presque toutes de Namur, soit 2 bataillons de pionniers (24^e et 25^e) servant des minenwerfer lourds et 21 batteries de grosse artillerie. Total bien inférieur aux prévisions de l'état-major allemand qui estimait nécessaire avant la guerre, pour faire tomber Maubeuge, un total de:²

¹ Lire la première partie de cette étude dans notre livraison d'octobre 1933. (Réd.)

² Voir *L'attaque de Maubeuge par les Allemands*, capitaine Kœltz, Revue militaire générale, avril 1921.

5 divisions de réserve, 74 batteries lourdes (dont 2 de 305), 2 régiments de pionniers, etc.

On s'était en effet beaucoup occupé de Maubeuge à Berlin avant la guerre. L'attaque de la forteresse avait été étudiée avec soin vers 1902. A cette époque la place était vraiment à « hauteur » et ne pouvait être réduite que par un siège en règle.

Puis les renseignements plus récents ayant fait ressortir que la place n'avait pas été modernisée, il semble que le Commandement allemand en soit revenu à l'idée de l'attaque brusquée dans un seul secteur avec des effectifs relativement faibles.

Mais en dernier lieu les travaux réalisés par le général Fournier (voir rapport allemand cité plus haut en note) furent pour le général von Zwehl une véritable surprise, d'où nouveau revirement. L'attaque brusquée pure et simple ne lui parut plus possible — ou peut-être lui fut-elle interdite (voir l'appendice). D'où des incertitudes et des tiraillements, assez rares chez les Allemands, mais qui se perçoivent nettement dans l'état-major du corps de siège.

Nous allons donc voir Maubeuge attaquée suivant une méthode mixte qui tient à la fois du siège systématique et de l'attaque brusquée.

L'investissement est chose faite le 28, mais sur un tiers de la périphérie, de Bersillies à la Haute-Sambre (rive gauche), à côté de la forêt de Mormal, où les Français n'ont laissé aucun élément mobile, il n'y a en tout et pour tout que 2 escadrons et demi.

Sur un autre tiers, au sud, entre la Haute-Sambre (rive droite) et la Solre, la XXVI^e brigade. Sur le troisième tiers (front d'attaque), à l'est la XIV^e division de réserve.

Cette situation se prolonge jusqu'au 1^{er} septembre. Pendant 4 jours une partie des troupes allemandes restent donc fort aventureuses, notamment la majeure partie des supercanons (2 de 420 et 3 de 305) qui se trouvent quasiment isolés à Givry, à l'extrême aile droite de la XIV^e division, (protégés seulement par 2 compagnies, renforcées le 30 par 2 autres compagnies et une batterie).

Occasion éminemment favorable pour le gouverneur de Maubeuge. Il semble qu'elle soit restée ignorée de lui. Ce n'est pourtant pas faute d'envoyer des coups de sonde. On lui a reproché sa passivité. Ce reproche n'est certainement pas justifié pendant la période qui nous occupe ici. En effet :

Le 25 août la réserve générale de la valeur d'une forte brigade est poussée au nord, vers Givry, pour détruire des voies ferrées belges¹.

Le 26 — Opération vers l'ouest pour refouler les Allemands parvenus à Longueville.

Le 28 — Nouvelle sortie vers le sud, dans la direction d'Avesnes.

Poussées plus loin, l'une ou l'autre de ces sorties aurait surpris les Allemands en pleine marche ou en flagrant délit d'installation.

Disons tout de suite que l'investissement ou plutôt l'encerclement de Maubeuge ne fut pas hermétique. La ville ne fut jamais vraiment bloquée. Dans les derniers jours du siège, craignant de voir la garnison s'échapper, le général von Zwehl pousse dans le secteur ouest un régiment d'infanterie et 2 batteries pour soutenir la cavalerie. Mais ces forces distendues sur un arc de 15 km. n'opposent aucune résistance sérieuse aux éléments qui veulent sortir de la place.

A Namur la grosse artillerie avait déployé et mis en action simultanément toutes ses batteries. Il n'en fut pas de même devant Maubeuge. Les batteries arrivèrent les unes après les autres du 27 au 31 août. Les destructions opérées par les Belges sur la ligne Aix-la-Chapelle-Liége-Namur empêchaient un ravitaillement régulier, d'autant plus nécessaire que les deux sièges précédents avaient fortement diminué les stocks.

Le feu ne fut ouvert que le 29 à 13 heures dans le secteur

¹ Pendant cette opération, escarmouche de cavalerie au cours de laquelle le prince de Saxe-Meiningen, lieutenant de dragons, est blessé mortellement et fait prisonnier.

N.-E., le 3 dans le secteur S.-E.¹. Aucune batterie lourde ne fut engagée au sud et au nord-ouest.

Il y avait 15 batteries lourdes dans le 1^{er} secteur (N.-E.), 6 dans le 2^e (S.-E.), savoir :

Secteur N.-E.	$\left\{ \begin{array}{l} 4 \text{ batteries de mortiers de 210} \\ 2 \text{ batteries d'obusiers lourds de 150} \\ 2 \text{ batteries de 10 long} \\ 2 \text{ batteries de 13 long} \\ 2 \text{ batteries de 305 de côte} \\ 2 \text{ batteries de 305 autrichiens} \\ 1 \text{ batterie de 420 }^2 \end{array} \right.$
Secteur S.-O.	$\left\{ \begin{array}{l} 4 \text{ batteries de mortiers de 210 (dont 2 furent portées le 2 sept. au nord de la Sambre)} \\ 2 \text{ batteries de 10 cm. long.} \end{array} \right.$
Soit au total :	canons longs . . 6 batteries
	obusiers de 150 . 2 batteries
	mortiers de 210 . 8 batteries
	supercanons . . <u>5</u> (et à la fin 6) batteries.
	Total . 21

B. Attaque et défense du camp retranché.

La période préparatoire a donc duré du 25 au 28.

Le siège proprement dit présente 3 phases distinctes :

- a) du 29 août au 2 septembre : bombardement de la rive gauche, préparatifs d'attaque.
- b) du 3 au 5 : bombardement sur les deux rives — attaque — rupture du front N.-E.
- c) du 6 au 8 : Enlèvement de la position de soutien, chute des forts du N.-O. et de Cerfontaine, capitulation et reddition.

¹ D'après le général von Zwehl lui-même. Cependant dès le 1^{er}, Rocq et Cerfontaine sont violemment bombardés, peut-être par des batteries placées au nord de la Sambre.

² Une 2^e batterie de 420 arriva le 7 septembre à Mons. Elle reçut l'ordre de se porter sur Aulnois pour bombarder le fort de Leveau. Elle ne semble pas être entrée en action.

d) 1^{re} phase.

Le général von Zwehl, malgré les observations du commandant des pionniers qui attribue une valeur exagérée aux ouvrages de Bersillies et de la Salmagne et au fort de Boussois, se décide fort judicieusement à attaquer dans ce secteur avec le gros de ses forces : attaque secondaire contre le parapet de Rocq et le fort de Cerfontaine.

Le bombardement qui frappe à la fois centres de résistance et noyau central produit sur les défenseurs de Maubeuge comme sur ceux de Liège et de Namur, un effet de terrifiante surprise. Mais les ouvrages des secteurs attaqués sont énergiquement commandés et tiennent bon.

Dès le 31 la tourelle de Boussois est immobilisée. Un gros obus crève un des magasins à poudre et y ensevelit 60 hommes qui s'y étaient réfugiés. Le capitaine Keim, commandant du fort, est mis hors de combat. Son successeur, le capitaine Thabar maintient la garnison à son poste. Ce vieux fort non remanié tient jusqu'au 6 septembre dans la matinée, où il est pris d'assaut. *Il résiste donc 8 jours au bombardement.*

Le tir de l'artillerie allemande, dès le 30, est gêné par la pénurie de munitions. D'autre part le général von Bülow, engagé dans la bataille de Guise, réclame sans délai la XXVI^e brigade. Mais, elle partie, la garnison aurait toute liberté pour faire une sortie vers le sud, c'est-à-dire sur les communications même de l'armée. Aussi sur les instances du général von Zwehl qui envoie à cet effet un officier de son état-major auprès du commandant d'armée, la brigade lui est provisoirement laissée.

Sous le bombardement, l'artillerie française n'agit que par rafales, c'est-à-dire qu'elle se tait et se terre, pour reprendre son activité au moment favorable. Dans la matinée du 31, son silence momentané trompe le général von Steinmetz, commandant l'artillerie du siège, qui propose l'assaut contre l'intervalle Salmagne-Boussois. Le général von Zwehl a la sagesse de refuser. Les canons de la place ripostent avec vigueur dans l'après-midi ; l'attaque eût été

certainement repoussée, car l'intervalle n'est pas « mûr pour l'assaut », « sturmreif ».

Il l'est si peu que le 1^{er} septembre à midi, ce sont les Français qui prennent l'offensive. N'arrivant pas, faute d'avion, à déterminer la position exacte de la grosse artillerie allemande, le général Fournier décide une sortie sur la rive N. de la Sambre. Elle a comme objectif les canons ennemis. Cette offensive, la dernière de la garnison, s'étend sur un large front (environ 8 km.). Elle est flanquée par une offensive secondaire immédiatement au S. de la rivière. Prennent part à l'opération, les 7 bataillons de la réserve générale, et aux 2 ailes, 2 bataillons territoriaux. Il est assez étrange qu'on n'ait pas employé plutôt que ces unités bien lourdes, les 2 bataillons coloniaux restants qui demeureront inutilisés au S. et à l'O. de la place.

Quoi qu'il en soit, cette sortie prit le caractère d'une véritable bataille en rase campagne ; c'est le combat de Vieux-Reng. Sur certains points l'attaque fut menée avec une telle vigueur, notamment par les coloniaux, qu'elle parvint jusqu'à 250 m. des batteries allemandes, mais les mitrailleuses de l'assiégeant, hardiment poussées en avant, arrêtèrent un élan qu'il aurait fallu pouvoir renouveler. L'attaque ne fut pas assez nourrie. Néanmoins, d'après le commandant Cassou, « la surprise de l'ennemi fut complète. Nous le sûmes le jour de la reddition par un officier allemand qui dit à un officier français : le 1^{er} septembre nous avons failli tout abandonner ; si vous aviez pu faire un effort d'un quart d'heure de plus, nous nous retirions. »

Pertes lourdes de part et d'autre, causées aux Allemands surtout par le tir nocturne sur Jeumont, que nous avons signalé plus haut.

Ce n'est que le 2 septembre que l'assaillant reçut 2 avions. Leurs reconnaissances donnent des résultats intéressants :

1. Le fort de Boussois est fortement endommagé.
2. L'ouvrage de la Salmagne est en feu (ce qui ne l'a pas empêché de tenir jusqu'au 5).
3. Le fort des Sarts est intact, la batterie de 420 qui

l'avait comme objectif ayant dirigé son tir non sur l'ouvrage même mais sur les tranchées en avant, que ses observateurs avaient pris pour le fort.

4. L'ouvrage de Rocq a peu souffert.

5. Le tir est bien réglé sur Cerfontaine.

b) 2^e phase.

Le 3, la question de l'attaque fut posée de nouveau à l'état-major du corps de siège. On avait été habitué en Belgique à aller plus vite. Le général von Steinmetz assura qu'avec 4 jours de munitions, on mènerait l'affaire à bonne fin. Son avis prévalut sur celui du commandant des pionniers qui aurait préféré les procédés réguliers, en vertu des arguments suivants, qu'il est intéressant de citer *in extenso* :

« La défense semblait conduite d'après de justes principes; l'artillerie était davantage en terrain libre que dans les forts. Si les ouvrages se taisaient, cela ne prouvait pas qu'ils fussent détruits ; l'artillerie ennemie se réveillait par moments avec violence,¹ donc il y avait de nombreuses batteries dans les intervalles ; bref, on ne pouvait employer contre Maubeuge le procédé dont on s'était servi contre Namur... »

Mais le général von Zwehl se décide à brusquer les choses, et prescrit dans le secteur N. O. de porter les troupes jusqu'à 800 ou 1000 mètres des ouvrages.

Ceux-ci souffrent beaucoup. La veille, à Cerfontaine, la tourelle de 155 a été détruite, et comme à Boussois, un magasin à munitions a été défoncé, une section a été ensevelie sous les décombres. Le commandant du fort, le capitaine Oudéa a pris sur lui de faire évacuer le fort pendant les bombardements. La garnison se réfugie dans les tranchées avoisinantes. Seuls quelques guetteurs restent aux parapets pour prévenir de l'approche de l'infanterie ennemie. Le gouverneur se rallie à cette tactique. Elle aura pour

¹ La preuve en fut administrée le jour même à un détachement mixte qui, porté au nord de la place, fut pris à partie de telle façon par l'artillerie française qu'il se replia sur Bavai, à 9 km. à l'ouest du fort de Leveau.

effet, à Cerfontaine même, de permettre de tenir le fort jusqu'au jour de la capitulation.

La journée du 4 est marquée dans les deux secteurs d'attaque, par une progression allemande de quelques centaines de mètres. Devant Boussois en particulier, l'infanterie peut s'enterrer à 500 m. du fort, grâce à quoi les minenwerfer lourds se mettent en batterie la nuit suivante.

Lutte violente devant le petit ouvrage de la Salmagne. Défendu par une compagnie territoriale, commandée par un officier de grande énergie, le capitaine Eliet; il repousse par ses mitrailleuses une forte colonne ennemie qui essayait de le déborder. La lutte d'infanterie est désormais engagée sur la ligne principale de défense, mais en son point le plus faible.

Peu s'en faut qu'elle ne soit interrompue par l'annonce du débarquement des Anglais à Ostende. Le général von Zwehl songe pendant quelques heures, paraît-il, à lever le siège. Fausse alerte et l'attaque se poursuit le 5 après une sommation infructueuse adressée par avion. Dans la matinée trois attaques sont lancées ; deux échouent. La 3^e réussit à faire tomber la Salmagne et Bersillies. La compagnie du capitaine Eliet est submergée par un bataillon, après avoir perdu 130 hommes sur 181. Boussois tient toujours. Au sud de la Sambre, les Allemands pénètrent un instant dans le village de Rocq, d'où ils sont chassés par un retour offensif.

La ligne principale est donc crevée. Le général von Zwehl joue de bonheur, car la bataille de la Marne vient de s'engager et le général von Bülow lui réclame de nouveau la XXVI^e brigade.

Il obtient de la conserver, « sous réserve de l'envoyer au plus tôt, au besoin bataillon par bataillon ».

Quel est à ce moment l'état d'esprit du gouverneur ? L'idée de faire une trouée vers l'ouest est agitée. Ce n'eut été en somme qu'imiter l'exemple du général Leman à Liège, prendre le parti qu'adopteront le commandant Charlier et plusieurs autres officiers, qui, à la tête de détachements plus

ou moins nombreux, ont forcé l'investissement, le 7, sans difficulté majeure¹ preuve qu'il eut été possible dès le 6 de faire quitter la place au moins ´ ceux des éléments qui ne pouvaient plus servir ´ sa défense intérieure, notamment ´ la cavalerie. Mais le général Fournier ne croit pas pouvoir séparer le sort de la garnison de celui de la forteresse. Ce serait ´ ses yeux un abandon de poste. Il donne les ordres les plus énergiques pour « opini trer la défense » sur la position de soutien, en ne cédant le terrain que pied ´ pied. Un conseil de guerre se réunit le 5 ´ 8 heures du soir. Ordre est donné de rassembler le lendemain les drapeaux de la garnison pour les brûler.

c) 3^e phase :

Le général von Zwehl se rend certainement compte de la gravité des vnements qui se déroulent sur la Marne. Aussi le 5 au soir, a-t-il donné l'ordre de continuer l'attaque sans désemparer. 1^{er} *acte* : enlèvement du fort de Boussois pour élargir la brèche faite ´ Bersillies et ´ la Salmagne. 2^e *acte* : poussée en avant de l'artillerie pour prendre en flanc et par derrière les ouvrages du N. O. Sarts, Héronfontaine et Leveau et au sud, Cerfontaine.

Mais ses progrès se heurtent ´ un obstacle qui, malgré sa médiocrité, donnera ´ la résistance 48 heures de sursis : cet obstacle, c'est la position de soutien, le long de laquelle les défenseurs se cramponnent, reprenant même partiellement l'offensive, sous l'énergique impulsio[n] du général Ville.

Le 6 au matin, le fort et le village de Boussois sont enlevés. Toutefois, l'avance des Allemands au N. de la Sambre reste très lente. Le village d'Elesmes est pris par l'assaillant, puis repris par les coloniaux. Au sud de la riv re, la défense pivote autour de sa gauche, appuyée au noyau central. L'ouvrage de Rocq tombe, mais l'attaque est arrêtée devant le bois des Bons-P res, puis devant la

¹ On lira avec intérêt les péripéties de leur sortie dans l'ouvrage déjà cité de F. Engerand : *Charleroi, le secret de la frontière*, pages 574 ´ 579. Le commandant Charlier arriva le 10 ´ Dunkerque avec un millier d'hommes.

Solre, affluent de la Sambre qui coule du sud au nord, et qui forme *ligne diamétrale*.

L'artillerie allemande commence à manquer de munitions, surtout pour les mortiers. Une résistance un peu plus longue sur la position de soutien aurait obligé l'assailant à continuer l'attaque avec son infanterie seule, contre un défenseur dont 5 ouvrages étaient encore à peu près intacts. Dans cette circonstance critique, quel parti va prendre le général von Zwehl ? Marcher contre le noyau central, situé dans un fond, d'où il ne pourrait facilement déboucher, ou élargir la brèche ? Il adopte ce 2^e parti et grâce aux renforts qui lui arrivent de Liège prépare l'attaque immédiate des forts du N. O.

A Maubeuge, situation désespérée ; la ligne de la Solre a cédé ; les troupes battent en retraite vers Hautmont. Dans la soirée, nouvelle séance du conseil de guerre. Les archives sont brûlées. On fait sauter l'arsenal et les poudrières. Le gouverneur envisage un instant l'idée de se retirer au fort du Bourdieu, le meilleur de Maubeuge, pour y prolonger la résistance avec quelques éléments solides, tandis que le reste de la garnison tenterait de gagner Lille ou Dunkerque.

Sur tout le front ouest il n'y a pour lui barrer la route qu'un faible détachement allemand. Quel est le motif qui a arrêté le général Fournier et l'a maintenu à Maubeuge même ? Peut-être la perspective d'un assaut nocturne donné au noyau central ? Peut-être le manque de confiance dans des troupes fatiguées certes, mais qui auraient encore été capables de fournir l'effort suprême qui les eût arrachées à la captivité ? Peut-être un motif d'ordre purement technique que nous examinerons plus loin ?

Il n'eût probablement pas pris le parti de la résistance sur place, puis de la capitulation pure et simple, s'il avait su de quelle pénurie de munitions souffrait l'artillerie ennemie. Le 7 au matin, les mortiers de 210 se taisaient parce qu'ils n'ont plus d'obus ; des 45 projectiles dont dispose encore la batterie de 420, 25 sont réservés au fort de Leveau, en attendant une nouvelle batterie de même

calibre. Le fort des Sarts est abandonné par sa garnison à midi, Héronfontaine est évacué à la même heure, Leveau à 14 heures. Au sud, Cerfontaine est évacué, mais sur l'ordre du gouverneur. C'est la fin.

A ce moment-là le général von Zwehl reçoit l'ordre du général von Bülow de mettre la XXVI^e brigade en marche, de telle manière qu'elle soit le 10 à Laon. La bataille de la Marne commence à mal tourner pour les Allemands... Quelques instants après (il était un peu plus de 2 heures de l'après-midi, précise la relation allemande), un parlementaire français se présentait au commandant du corps du siège. Il gagna en négociant, quelques heures précieuses. La capitulation signée dans la soirée rendait aux Allemands la garnison, la place et les forts, même ceux du sud.

La plus grande partie du matériel avait été mise hors d'usage. La garnison avait perdu environ 5000 hommes, soit plus de 10 % de son effectif ¹. Les pertes des Allemands ne nous sont pas connues, mais vu l'activité de l'artillerie française et la lutte prolongée des deux infantries, elles furent certainement lourdes.

3. CONCLUSION.

Maubeuge succombant au moment où la grosse artillerie allemande allait suspendre son tir faute de projectiles, où le départ inéluctable de la XXVI^e brigade dégageait le front sud, où la bataille de la Marne vidait presqu'entièrement de troupes ennemis le pays entre la forêt de Mormal et Lille... quelques jours, quelques heures de résistance encore, et la physionomie du siège pouvait changer. Que pesaient à cette heure les économies faites sur le modeste programme de 1910 ?

Mais restons sur le ferme terrain des conclusions pratiques.

4. FORTIFICATION.

Les résultats des bombardements de Namur et d'Anvers ont fait l'objet d'enquêtes précises et serrées, évaluant

¹ 33 % pour le 145^e et 53 % pour un des bataillons coloniaux.

l'effet produit par chaque obus géant. Il n'en a pas été ainsi à Maubeuge, à notre connaissance, et nous ignorons même le nombre de projectiles tirés par les Allemands.

Ce qu'on peut dire, c'est que les ouvrages du N. E., la Salmagne, Boussois et Bersillies furent soumis pendant 8 et 5 jours à un bombardement continu par les pièces les plus puissantes ; que Rocq et Cerfontaine au S. E. n'ont eu devant eux que du 10 cm. et des mortiers de 210¹ et que le bombardement a duré respectivement pour eux 5 et 6 jours ; qu'au nord-ouest le fort des Sarts a été bombardé pendant 9 jours, notamment par le 420 à partir du 4 septembre ; que Héronfontaine et Leveau n'ont été soumis au tir des supercanons (305 pour le 1^{er}, 305 et 420 pour le 2^e) que pendant un temps beaucoup plus court, peut-être seulement pendant la 1^{re} partie de la journée du 7 ; enfin que les ouvrages du sud n'ont guère ou n'ont pas été bombardés sérieusement.

L'importance des destructions n'a rien qui doive étonner. Ce qui est beaucoup plus surprenant, c'est la durée relativement longue de la résistance pour la plupart des ouvrages. Les différences que l'on constate de l'un à l'autre sont attribuables à la solidité du commandant beaucoup plus qu'à celle de la fortification.

A noter :

1^o Le temps qu'a tenu le parapet de Rocq, ouvrage filiforme, sans profondeur, donc difficile à atteindre.

2^o Les constatations faites au cours même du procès de 1920.

Le capitaine Thabar du génie, donc particulièrement compétent, déclare que le fort de Boussois dont il a pris le commandement, présentait un aspect lamentable, mais que les dégâts n'étaient pas aussi graves qu'on pouvait le croire à première vue. « Il restait assez de locaux intacts pour nous abriter. » L'effet *matériel* des minenwerfer était faible. Le fort, rappelons-le, a tenu *jusqu'à l'assaut*.

¹ Les effets considérables constatés à Cerfontaine et relatés plus haut ne semblent pas attribuables cependant au 210. Il est infiniment probable que le fort a subi le tir d'écharpe des 305 Autrichiens placés dans le secteur N.-Est et tirant à très grande portée.

Le général Demange, commissaire du gouvernement déclare : *Dans aucun ouvrage bétonné de Maubeuge je n'ai constaté de destruction complète.* Il n'y avait que des fissures. Or le béton (celui des petits abris des ouvrages intermédiaires) ne dépassait pas 2 m. d'épaisseur. On voit donc que la solidité du béton français est tout autre que celle du béton belge et on en peut déduire que le fort du Bourdieu, entièrement bétonné, eût nécessité pour être réduit, un bombardement très prolongé.

Les points d'appui extérieurs en tôle, charpente et terre sont vite nivélés. Ils ont cependant eu la grande utilité d'égarer et de disperser le tir de l'artillerie ennemie, qui, sans eux, se serait concentré sur les ouvrages permanents. Ils ont donc contribué à les faire durer.

Bien que disposée à l'air libre, protégée par de simples épaulements et non par des casemates, l'artillerie des batteries extérieures, à peu près défilée (sauf les batteries de crête) éparpillée en général par batteries de 4 pièces, montra l'avantage de la formule « l'artillerie hors des forts », formule à vrai dire un peu trop absolue et qu'il serait préférable de remplacer par la suivante :

« l'artillerie cuirassée dans les forts ;
» l'artillerie non cuirassée hors des forts. »

Si donc on reste au point de vue strictement technique, au point de vue de la fortification pure, on reconnaîtra que le général Fournier, dans les deux premières phases de la défense, a tiré très grand parti des moyens de la place. De l'aveu même des Allemands, Maubeuge a opposé à un adversaire peut-être moins nombreux, mais en réalité beaucoup plus fort, une résistance énergique, abrégée malheureusement par la brusque résolution de mettre fin à la lutte qui semble avoir été prise à la suite du conseil de guerre du 6.

B. *Tactique.*

Plaçons-nous maintenant à un tout autre point de vue. N'isolons plus la défense de Maubeuge du reste de la guerre.

On ne défend plus aujourd'hui une place forte pour la place elle-même, mais bien pour lui faire jouer un rôle dans l'ensemble des opérations.

Quel était le rôle, le seul rôle de Maubeuge ? Celui de place d'arrêt. C'était un rôle retardateur. Rien ne le souligne mieux que les appels pressants adressés par le général von Bulow au général von Zwehl pour lui arracher sa XXVI^e brigade. Le défenseur de Maubeuge devait donc s'efforcer avant tout de *durer*, pour barrer le plus longtemps possible les routes de la Sambre et retenir devant lui le plus de forces ennemis possible.

Au cours du procès qui s'est terminé par son acquittement et dans les discussions provoquées par la capitulation, on a reproché au général Fournier de n'avoir pas usé jusqu'à l'extrême limite de ses moyens de durer, et pour préciser :

1^o D'avoir bénévolement renoncé au début à toute défense extérieure.

2^o D'avoir pris la résolution de traiter avec l'ennemi alors que le noyau central, 2 forts et 3 ouvrages intermédiaires tenaient encore.

La doctrine de la défense extérieure, la défense sur une position avancée, était admise en France par la plupart des officiers qui s'occupaient de défense des places. Elle avait l'estampille officielle. Ivangorod et Verdun ont prouvé après Belfort en 1815 et en 1870 et après Port-Arthur¹ que cette doctrine est vraie, dans l'immense majorité des cas.

Au cours du procès, le général Fournier l'a combattue par des arguments non sans valeur et qui méritent réflexion. Il s'est déclaré sans ambages hostile aux positions avancées « parce qu'elles présentent, a-t-il dit, de nombreux dangers, procurent de faciles succès à l'ennemi, et ont pour effet d'entamer le moral des troupes de la place. »

Peu de temps avant la guerre, un écrivain militaire connu, artilleur d'origine, avait développé cette thèse et peut-être

¹ Port-Arthur l'a prouvé négativement. La défense de l'isthme de Kin-Tchéou, qui a précédé le siège, n'a été qu'une ébauche de défense extérieure.

son plaidoyer avait-il convaincu le futur défenseur de Maubeuge. D'après cet écrivain, les seules troupes qui pouvaient être engagées sur la position avancée, c'était celles de la réserve générale. Or elles risquaient d'être coupées de la place, d'où chute rapide de la place elle-même privée de son principal moyen de résistance.

A ce compte-là, il faudrait renoncer même à faire des sorties avec la réserve générale, et la défense passive limitée à la périphérie de la ligne principale, serait la seule attitude à adopter.

Alors que l'inventeur de la défense extérieure, ou du moins son rénovateur, Dénfert-Rochereau, était un officier du génie, il est curieux de constater que son idée a trouvé des adversaires en 1916, chez certains officiers des armes spéciales, artilleurs ou sapeurs, qui étaient restés avant tout des techniciens.

La défense extérieure, la défense sur une position avancée entraîne une manœuvre délicate, la manœuvre en retraite. Elle doit donc être conçue et dirigée par un homme rompu à la manœuvre, par un tacticien. Or nous avons vu que la carrière du général Fournier l'avait écarté de la tactique et lié à la fortification. On s'explique donc sa répugnance à engager ses troupes les plus solides, ses seules troupes solides dans une opération en rase campagne où elles pouvaient prématûrément s'user. Pour défendre Maubeuge, confié à son honneur militaire, il ne lui serait plus resté que des territoriaux trop âgés, dans des forts trop vieux.

Souci de conserver sa réserve générale ; proximité du territoire belge où il ne croyait pas pouvoir entrer ; manque de temps et de moyens. Tous ces arguments valaient-ils contre la nécessité : 1^o de gagner du temps et pour cela de prendre du champ, 2^o de couvrir la trouée du Fagnet, dans la direction probable de l'attaque ennemie ?

Nous savons aujourd'hui par les documents allemands, — mais le général Fournier ne pouvait que pressentir — qu'en exécutant le 28 août l'opération que sa réserve générale a tenté le 1^{er} septembre c'est-à-dire en l'établissant,

la droite appuyée à la Sambre, la gauche au ruisseau de la Trouille, sur le front marqué par la frontière belge, il n'aurait trouvé devant lui que 6 bataillons et 3 batteries de campagne de la XXVIII^e brigade de réserve, couvrant le déploiement de l'artillerie lourde. Il aurait eu la supériorité numérique et l'appui du canon de la place. D'où possibilité de livrer un combat défensif dans de bonnes conditions et de retarder considérablement l'entrée en action des grosses pièces.

Autre solution plus prudente : se couvrir par un simple réseau d'avant-postes serrés, protégés par des travaux de fortification passagère. A les refouler sur la ligne des forts, les Allemands qui sont gens méthodiques auraient certainement perdu une journée au minimum.

Rien ne prouve mieux l'erreur commise en abandonnant volontairement à l'ennemi le terrain à l'est de la trouée du Fagnet, que la sortie de Vieux-Rang (1^{er} septembre) qui devait le reconquérir. Il eût certes coûté moins cher de le défendre.

La résistance d'une forteresse est toujours abrégée par la réunion du conseil de défense, parce que, dans toutes les collectivités, c'est toujours l'opinion la moins ferme qui triomphe. C'est pourquoi le colonel Denfert s'absténait de le convoquer. Jusqu'au 6, le général Fournier, ne consultant que lui-même, a fait preuve d'une incontestable énergie. Vu la gravité de la situation, il réunit le conseil qui déclare que la résistance est devenue impossible. Le gouverneur lui annonce qu'il veut la prolonger en se retirant dans le fort du Bourdiau, c'est-à-dire la pousser à son extrême limite. Mais le conseil fait des objections à ce projet... et il y renonce.

Par quelle crise psychologique expliquer ce revirement ? Secret qui nous échappe. « Opiniâtrer la défense » suivant une expression qui lui était chère et pour cela la concentrer dans les forts du sud ; s'enfermer dans le meilleur d'entre eux, après avoir confié à un minimum de troupes solides, évidemment sacrifiées, mais qui pouvaient faire perdre,

par une résistance obstinée, 24 heures à l'ennemi,¹ le noyau central et ses vieux bastions datant de Vauban ; prescrire de gagner Lille à toutes les autres troupes en état de tenir la campagne, tout cela n'eût peut-être été qu'un geste. Ce geste eût valu au général Fournier la gloire du général Leman.

Il est possible qu'une raison technique soit intervenue pour écarter de l'esprit du gouverneur le parti qu'il avait envisagé : les ouvrages du sud auraient été attaqués à revers (tout comme ceux de Liège) et leur front de gorge était faible. Fallait-il s'arrêter à cette considération ? Les Allemands ne se seraient certainement pas risqués à l'assaut sans bombardement préalable. Or, l'action des supercanons eût été nécessaire, au moins pour réduire le Bourdiau, entièrement bétonné.

Pour les faire entrer en action contre ce nouvel objectif, il fallait les déplacer et les remettre en batterie, ce qui exigeait au moins une journée. Si l'on remarque que Boussois, non remanié, a tenu 8 jours sous le 420 et le 305, on peut bien admettre que le Bourdiau et même Hautmont auraient résisté au minimum 48 heures.

Il n'est donc pas illogique de penser que les derniers ouvrages de Maubeuge auraient pu prolonger encore la résistance de 3 jours pour le moins, en immobilisant pendant ce temps supplémentaire la valeur d'une division ennemie.

C. Stratégie.

Pour incomplète qu'elle ait été, l'action retardatrice de la place s'est montrée cependant efficace. Elle s'est fait sentir à un moment particulièrement important de la guerre, durant laquelle le temps n'a jamais eu plus de valeur que du 22 août au 15 septembre 1914.

¹ Vu le faible périmètre du noyau central (2 km. environ), il semble qu'un bataillon et 3 batteries à pied auraient suffi pour cette mission sans espoir mais non sans utilité. — La défense de l'enceinte de Lille, quelques semaines plus tard, par le faible détachement du lieutenant-colonel Depandieu, le prouve.

Répercussion sur les effectifs engagés.

En faisant abstraction des territoriaux inutilisables en rase campagne, les 9 bataillons, les 2 escadrons et les 4 batteries de 75 de la garnison de Maubeuge ont maintenu devant eux 27 bataillons, 6 escadrons, 15 batteries de campagne, 8 batteries de mortiers de 210, 2 batteries d'obusiers lourds du corps de siège (sans parler des canons longs de 10 et de 13 et des supercanons). Ils ont donc immobilisé un effectif au moins triple du leur.

Répercussion sur le ravitaillement.

Ecouteons ce qu'en disent les Allemands :

« En ce qui concerne Maubeuge, la chute *tardive* de cette place nous a causé le plus grand dommage, en retardant le ravitaillement de notre armée pendant la bataille de la Marne. »

Répercussion sur les opérations proprement dites.

Voici maintenant la déposition du maréchal Joffre devant le conseil de guerre qui jugea le général Fournier :

« La place a-t-elle donné suffisamment ? Aurait-elle pu donner plus, je ne puis le dire.

La place de Maubeuge a contribué à la victoire de la Marne.

Naturellement si la place avait duré plus longtemps, elle nous aurait soulagé davantage et les conséquences auraient pu être beaucoup plus importantes. »

Les documents allemands aujourd'hui publiés nous révèlent que la résistance de la place a empêché la XXVI^e brigade et à plus forte raison le VII^e corps de réserve d'intervenir dans la bataille de Guise et dans la bataille de la Marne.

Mais la chute de Maubeuge s'est produite assez tôt pour permettre au commandement allemand d'engager le VII^e Corps de réserve dans sa contre-offensive du 20 septembre. Son arrivée en renfort a donné au général von Bülow le moyen de résister à la poussée de l'armée du général Fran-

chet d'Esperey, qui n'a pu ainsi dégager Reims et prendre pied sur le Chemin des Dames.

On ne peut donc s'empêcher de penser aux suites qu'aurait eues la moindre prolongation de la lutte autour des derniers forts de Maubeuge.

Et de la résistance de cette vieille place, négligée avant la guerre, abandonnée à elle-même au beau milieu de l'invasion, « survivance isolée du système par lequel Séré de Rivièvre avait couvert la frontière du nord » on peut déduire ce qu'aurait été la résistance du système tout entier.

Général CLÉMENT-GRANDCOURT.

APPENDICE

D'après l'expression même des Allemands, Maubeuge fut pour eux : *Ein Dorn im Auge* non seulement en retenant devant ses forts des troupes dont l'absence se fit inévitablement sentir en rase campagne, mais parce que pour ces esprits méthodiques, cette place qui n'était ni tout à fait une forteresse ancienne, ni tout à fait (il s'en fallait) une forteresse moderne, qui tenait de la place du moment, malgré ses ouvrages permanents, qui présentait à l'assailant des intervalles organisés et des réseaux inattendus après les expériences de Liège et de Namur, contredisait les schémas auxquels leur esprit méthodique s'était arrêté. Voici, à cet égard quelques détails significatifs qui expliquent le 3^e et dernier revirement auquel est due la chute rapide de Maubeuge.

L'annonce des travaux énormes réalisés sous l'impulsion du général Fournier, notamment l'établissement de réseaux considérables, le tempérament prudent de von Zwehl et la présence auprès de lui du prince Frédéric-Léopold de Prusse, envoyé par l'empereur, a-t-on dit, pour veiller à ce que Maubeuge ne soit pas enlevée au prix de sacrifices aussi sanglants que Liège, devaient inciter le commandement allemand à renoncer au procédé prévu d'attaque

brusquée en faveur d'une attaque se rapprochant davantage des procédés méthodiques.

On peut constater en effet que le commandement ennemi a été constamment tiraillé entre ces deux conceptions : attaque brusquée conçue dès le temps de paix et prévue par le G. Q. G., attaque plus prudente imposée aux exécutants pour les travaux improvisés de mise en état de défense de la place.

Cela est tellement vrai que, à une date qu'il ne précise pas, mais qu'il serait facile de retrouver, car elle se situe après l'arrivée du G. Q. G. allemand à Luxembourg, le commandant Bauer de la section des opérations fut envoyé à Maubeuge pour une mission qu'il expose dans les termes suivants :

« La situation sur l'ensemble du front ouest devenait critique. Maubeuge était extrêmement gênante ; elle immobilisait des troupes et barrait la voie ferrée, interdisant ainsi le ravitaillement de l'aile droite de l'armée. Il était nécessaire de faire vite. Je reçus l'ordre de me rendre auprès du corps de siège, que commandait le général von Zwehl, de me renseigner sur la situation et de pousser à un *enlèvement rapide de la place*. »¹

Bauer raconte ensuite qu'arrivé à Maubeuge il dut se mettre à sa mission avec beaucoup de prudence, car l'état-major avait entamé les opérations d'une façon générale d'après les prescriptions du *règlement sur l'attaque des places*, avec sapes, construction de positions, infanterie, etc...

« Cependant, dit Bauer, j'acquis la conviction qu'un coup de force d'après nos nouveaux principes devait réussir... Je fus soutenu dans ma manière de voir par le général cdt. l'artillerie Steinmetz. »

Après avoir exécuté personnellement des reconnaissances, Bauer arriva à rallier l'état-major à sa conception et l'entraîna surtout en les persuadant que du point de vue du

¹ Colonel Bauer : La Grande Guerre sur le front et à l'intérieur, page 48 et suivantes.

grand quartier, une attaque brusquée était absolument nécessaire.

Bauer assista à l'attaque (date non indiquée) et partit le soir même rendre compte « la moitié de Maubeuge est entre nos mains, le reste suivra bientôt ».

Bauer reçoit pour sa mission la croix de fer de 2^e classe qui n'avait encore été donnée à aucun autre officier de la section des opérations en dehors de von Harbou et Geyer, qui s'étaient distingués à Liège.

